

DEUX RONDS

# LE PERE PEINARD

Réflex

HEBDOMADAIRES  
d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS France	Un an . . . . . 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Extérieur	Un an . . . . . 8
	Six mois . . . . . 3			Six mois . . . . . 4
	Trois mois . . . . . 1 50			Trois mois . . . . . 2

## LES TERRASSIERS CHAHUTENT HARDI LES GAS !

### LES CONGRÈS OUVRIERS DE RENNES



#### LE CALME?... ZUT!...

Un tas de nicodèmes, au ventre bien plein, recommandent aux terrassiers en grève d'être calmes et inodores.

Certes, quand on a l'habitude de s'envoyer le chocolat matinal et qu'à midi on n'a qu'à se foutre à table pour s'enfoncer un copieux gueuleton, — en attendant de recommencer le soir... et de remettre la suite à demain, — on peut être calme,

Et il n'y a pas de raison pour qu'on cesse de l'être !

Mais, foutre, c'est une autre paire de manches de pioches quand, par la grâce crapuleuse d'un exploitateur, on se trouve fichu sur le sable et qu'on ne sait pas si on croustillera demain.

En pareille circonstance, le calme paraît devoir être problématique.

On pourrait même dire qu'il faut être aussi truffe que le saint cretin qu'on avait fichu sur le gril pour rester calme. Ce fameux saint qu'on appelait Laurent, mis à griller kif-kif une côtelette, sur un feu vif, eut soin d'avertir ses cuisiniers de le retourner sur le flanc gauche, quand le flanc droit lui sembla assez roussi.

Hein, quelle pochetée !

Hé bien, ceux qui serinent le calme aux bons bougres de la terrasse voudraient que les gas imitent ce couillon de saint.

« Etre calmes ? »

C'est commode à seriner, cré pétard, mais c'est une qualité que peuvent seuls se payer les ventres pleins.

Pour ce qui est des ventres vides, ils ne seront en situation de s'offrir du calme, que lorsqu'ils auront la table mise.

Et foutre, à reluquer la vacherie des exploitateurs, si on ne compte que sur leur bon vouloir, ce n'est pas pour demain.

—o—

Et ce n'est pas les entrepreneurs de travaux qui donneront l'exemple de la mansuétude, vis-à-vis des prolos.

Mille dieux, non !

On pouvait supposer qu'ils allaient mettre les pouces, accéder aux bénignes réclamations des terrassiers.

Les pauvres gas ne sont pas exigeants !

Ils ne réclament qu'un minimum de salaire que leurs exploitateurs sont d'autant moins bien venus de leur refuser que c'est d'après ce tarif qu'ils ont établi leurs prix d'adjudication.

Mais, les chameaux ne veulent rien savoir ! Ils tablent sur leurs coffres-forts pour résister aux réclamations des pauvres bougres de terrassiers :

« Il n'y a qu'à faire traîner les choses en longueur, ruminent-ils, et la victoire est à nous. Quand nos prolos en rupture de chantier n'auront plus que des briques à la sauce aux cailloux à s'envoyer, il faudra bien qu'ils canent... »

Les exploitateurs appellent ce plan de crapules : « maintenir la loi de l'offre et de la demande ».

Et, turellement, ils sont très calmes les capitalistes, — tout en manœuvrant pour affamer les terrassiers.

Ils sont très calmes !...

Oui, nom de dieu, ils n'ont pas deux liards d'émotion : par leur faute, des milliers de bons bougres vont se passer de bouffer... et ils sont calmes !

Cette tranquillité d'esprit est inouïe dans des conditions pareilles. C'est tout simplement monstrueux.

Un calme pareil a un autre nom, — c'est de la préméditation d'assassinat !

Comme les grévistes ne sont pas dans un

« éta l'âme » aussi serein que leurs patrons, leur sang — qui n'est pas du pissat de bourrique — bouillonne de sacrée façon. Les gas groument ferme de voir qu'on se fiche de leurs fioles aussi sinistrement.

Et dam, c'est avec leurs biceps qu'ils cherchent à rétablir l'équilibre entre eux et les coffres-forts de leurs singes.

Ils sont d'autant moins à blâmer de se foutre en colère que les exploités ne sont pas réduits à leurs propres efforts : la gouvernance a eu soin de mettre les sergots à leur disposition.

C'est ainsi que, toujours, l'Etat pratique l'impartialité dans les chichis entre prolés et capitalistes : toujours il fourre le coupe-choux de ses sergots et le flingot de ses troubades dans le plateau de la balance, — du côté des patrons !

C'est toujours le même air : Malheur aux petits ! Malheur aux pauvres !

Actuellement, nous avons sur le râble un ministère radical — et tout radical que soient les bourriques dirigeantes — ils ont mobilisé leur ficaille et, kif-kif leurs prédécesseurs, réacs ou opportunistes, ils ont mis cette engeance au service des capitalistes. Qu'y a-t-il de changé pour les prolés !

Absolument rien !

Et cela devrait servir de leçon aux terrassiers : souvent on leur joue des airs de guitare sur les changements de gouvernement ; les politicards leur ont, dix fois pour une, fait miroiter des réformes...

C'est du boniment et des attrape-électeurs.

Tous les gouvernements se ressemblent ; tous n'ont qu'un dada : soutenir les patrons contre les réclamations des prolés.

Il n'y a pas mèche qu'il en soit autrement : espérer qu'un jour l'Etat se mettra du bord du populo, — c'est attendre que les poules pissent !

—o—

Les terrassiers semblent s'être doutés que s'ils espéraient du secours de la gouvernance ils pourraient poirotter jusqu'à extinction.

Aussi ont-ils manœuvré en douce et opéré eux-mêmes :

L'autre matin, une trifouillée de terrassiers se sont dit que se rouler les pouces, se brosser le ventre et se chatouiller le nombril ne les avancerait à rien ; aussi, ont-ils poussé une balade sur les chantiers où quelques foireux continuaient à travailler.

C'est triste que des pauvres bougres n'aient pas le sentiment de leurs intérêts et fassent ainsi le jeu des patrons en continuant à travailler quand leurs camaros se fichent en grève.

Ces couillons-là ne voient donc pas qu'ils se font du mal à eux-mêmes ! C'est à peu près comme s'ils s'amusaient à se foutre des coups de pied dans le cul, — pour le plaisir de se mettre les fesses en compote.

On n'est pas plus andouilles !

Ne vaudrait-il pas mieux, quitte à endurer un tantinet de mistouffe, que les types fassent cause commune avec leurs copains ?

Ça ne fait pas de doute !

Or, c'est dans l'espoir de faire honte de leur avachissement aux faux-frères que la trifouillée de grévistes dont je jaspine se sont amenés sur les chantiers.

Entre prolés, il y a toujours mèche de s'entendre et c'est ce qui serait arrivé dans cette circonstance si les grévistes s'étaient trouvés nez à nez, — sans trouble-fêtes — avec les enragés de travail ; ils leur auraient fait comprendre que le plus chouette était de plaquer le boulot.

Et tous, grévistes et faux-frères, seraient partis, bras dessus, bras dessous.

Mais, il y avait les sergots !

Et dam, les sergots sont payés pour semer la bisbille entre prolés et empêcher l'entente.

C'est ce que la gouvernance appelle « protéger la liberté du travail ! »

Au nom de cette hypocrite fumisterie, la ficaille a cherché r gne aux grévistes.

Comme ceux-ci n'aiment pas se laisser marcher sur les arpiens, la moutarde leur a monté au blair et ils ont répondu par des châtaignes aux provocations des sergots.

Ça a chauffé, nom de dieu !

Il en a résulté une trifouillée de bagarres :

A la Cour des Comptes, grévistes et faux-frères se sont torchonnés, au quai de l'Alma un poste de flics a été pris d'assaut ; à Grenelle et ailleurs, des sergots ont trinqué....

J'en passe, cré pétard !

Le sang a coulé....

Grâce à qui ?

Grâce à l'Autorité, mille marmites !

—o—

Et maintenant, comment ça finira ?

Les exploités comprendront-ils combien est criminel leur refus d'accepter les réclamations des grévistes ?

En tous les cas, les bons bougres ne perdent pas de vue que si, cette fois-ci encore, il y a eu du sang de versé, la faute en est à la gouvernance qui a provoqué les grévistes en se mettant du côté des patrons.

## Les Congrès de Rennes

Rennes, lundi matin, 26/9 98.

Ce qui est surtout la caractéristique des deux congrès de cette année, c'est l'absence complète de tous les politiciens : il n'y en a pas la queue d'un !

Tous ont « oublié » de venir !

Dam, ils s'aperçoivent qu'il n'y a plus rien à retirer avec les syndicats et ils cherchent fortune ailleurs : ce n'est pas des bons bougres s'escrimant à s'émanciper qu'il leur faut, — c'est des électeurs !

Or, les syndicats, s'ils ne sont pas complètement anti-votards, ont tout au moins une riche dose d'anti-parlementarisme pour ne plus vouloir se laisser embobiner par les ambitieux.

Donc, aux deux congrès, — tant à celui de la Fédération des Bourses qu'à celui des Syndicats — il n'y a pas un seul « élu »,

Pas un nom de dieu !

Il y a quelques années, les guesdistes avaient encore une sacrée influence sur le mouvement ouvrier et ils ne rataient jamais de s'amener.

Ils s'alignaient de façon à emmancher leur Congrès National à deux ou trois jours de distance du Congrès Corporatif et, grâce à cette binaise, ils paraissaient être les grands meneurs du mouvement.

Finie, la saison de ces fourbis roublards !

Aussi, cette année, les guesdistes ont-ils tenu leur congrès à Montluçon. Congrès qui n'a été rien autre qu'une popotte électorale. Il y avait là une tapée de bouffe-galette et on a surtout discuté sur les moyens de conquérir de nouveaux électeurs.

Pourtant, il semble que ça n'aille plus tout seul et que l'esprit d'initiative commence à faire des siennes, — même chez les guesdistes.

Où allons-nous, bon dieu, si les soldats du collectivisme ne se soumettent plus sans rechigner au pontificat bougrement autoritaire de celui qui s'est qualifié lui-même le Mahomet du Collectivisme ?

Où allons-nous, si on regarde Guesde en face !

Et c'est ce qu'on a commencé à faire :

Il est de coutume, dans le parti guesdiste, de nommer le Conseil National du Parti par acclamation ; une liste de douze noms est faite à l'avance par les... grands chefs ! — et cette liste soumise, en bloc, à l'acclamation du Congrès.

Il faut avaler les douze, sans discussion !

Les autres années, cette dictature du Conseil

National était acceptée d'emblée ; personne ne rechignait.

Cette fois-ci, à Montluçon, il y a eu du tirage

C'est un enfant chéri du marxisme, Charles Longuet, le petit-fils de Karl Marx, par sa mère, qui a eu l'audace de foutre les pieds dans le plat.

Il a osé dire que cette nomination du Conseil National par acclamation était un tour d'escamotage et qu'il en résultait que, toujours les mêmes tiennent la queue de la poêle gue-diste.

Ça a jeté un froid !

On a tout de même renommé, par l'acclamation, le fameux Conseil National, mais c'est bien la dernière année.

Chouette, les bons bougres, c'est bon signe : l'autoritarisme se décolle partout !

Tandis que l'autoritarisme actuel, que symbole de sale façon le militarisme, passe à l'astiquage dans les grands prix, l'autoritarisme de demain, — le guesdisme, — est battu en brèche par ses propres enfants.

—o—

Mais, venons à chose plus intéressante que le guesdisme :

Le turbin du Congrès de la Fédération des Bourses.

Les camaros le savent : les deux questions qui devaient s'y discuter sont celles de la création de syndicats de campluchards et celle du groupement des marins et des pêcheurs.

Sur la question de la propagande chez les ouvriers des champs, il a été préconisé la création de syndicats de cuis-terreux.

Voici les raisons données :

Le revenu de la terre diminue constamment. D'où cela vient-il ? De ce que les maîtres du marché agricole, qui sont d'ordinaire des spéculateurs étrangers à la culture, étant obligés par la concurrence de vendre les produits de moins en moins cher, en donnent, bien que l'augmentation des quantités vendues compense la dépréciation particulière de chaque produit, un prix de plus en plus restreint au producteur.

Le taux moyen du revenu par hectare diminuant ainsi d'année en année, la situation financière des cultivateurs ne pourrait se maintenir que par une extension constamment proportionnelle de leurs propriétés. Mais cette extension n'est permise qu'aux cultivateurs pourvus de capitaux, car d'une part la disproportion croissante entre le prix du fermage et le revenu de la terre, l'accroissement des impôts de toute nature, la difficulté de vendre ses produits à prix rémunérateur, si, en cas de surabondance sur le marché, on ne peut attendre le désencombrement, tout cela, diminuant la puissance d'achat du petit cultivateur, le rend incapable d'étendre ses exploitations dans une mesure correspondant à la diminution du revenu par hectare ; pour pourvoir d'autre part aux exigences d'une culture plus vaste, il lui faudrait se procurer des engrais coûteux, faire les avances d'une main-d'œuvre plus considérable, acheter des instruments mécaniques d'un prix élevé, bref, posséder un capital qui lui manque ou le louer fort cher, sans être certain de pouvoir l'amortir ; il lui faudrait enfin qu'il pût soustraire aux intermédiaires la vente de ses produits et, à cet effet, emmagasiner ses récoltes en attendant la découverte de débouchés nouveaux, que rend nécessaires l'encombrement actuel du marché.

La crise économique a donc pour effet de rendre le développement des exploitations obligatoirement proportionnel à l'avilissement du prix des denrées, et par suite, de vouer à la ruine les agriculteurs à qui ce développement est impossible faute de capitaux, et de restreindre le nombre des petits domaines en en expropriant les possesseurs, de telle sorte qu'on pourrait presque déterminer l'époque où le sol ne sera plus divisé qu'en un certain nombre de vastes domaines, seuls capables, grâce à une culture mécanique perfectionnée, de rivaliser avec les terres neuves de la Russie, de l'Amérique, de l'Australie et des Indes.

Les cultivateurs pourront-ils conjurer leur perte ? Nous ne le croyons pas. La fièvre capitaliste s'est si profondément infiltrée dans le corps social, l'appétit de plus en plus immodéré de la fortune (alors que la concurrence réduit de plus en plus le prix des choses) est devenu si général, que les gros capitaux dirigent le monde et qu'aucun gouvernement (le voudrait-il) ne pourrait empêcher d'absorber tout ce qui est matière à négoce. La disparition de la petite propriété est donc fatale et l'évolution économique nous con-

duit sans retour possible à une révolte des millions de dépossédés contre les quelques centaines de possesseurs.

En attendant, que faut-il faire ? Tirer du mode de production capitaliste la preuve qu'il nous fournit de la puissance de l'association, des avantages que comportent le travail en commun et la concentration de toutes les forces (physiques et intellectuelles), non plus sur les entreprises modestes, mais sur de grandes exploitations.

Assurément, ce n'est point une solution, car le jour où les laiteries, les fromageries, les sucreries coopératives menaceraient de diminuer le revenu des riches propriétaires fonciers, ceux-ci se coaliseraient contre elles, comme il arrive en Belgique et en Allemagne; et si la guerre n'est menée qu'à coups d'argent, les entreprises, les moins pourvues de capitaux seront détruites. Mais à ce mode de travail, les cultivateurs n'ont appris les bienfaits du travail associé, perdu l'amour aveugle et désormais sans objet de la petite propriété, seront, par conséquent, préparés, non seulement à prendre part à la transformation sociale, mais encore à consommer le sacrifice de la propriété parcellaire, pour rendre à jamais impossible une nouvelle spoliation.

Il n'y a donc pas à barguigner : quoique dans l'état actuel des choses, le petit paysan ait, sur le prolo des villes, la supériorité d'être le possesseur de son outil de travail — le champ — cette supériorité ne lui fait pas une belle jambe, car elle est, le plus souvent, réduite à pas grand-chose, grâce aux hypothèques et aux impôts. Tout au plus, la Terre lui procure-t-elle une indépendance relative, — s'il n'y a pas trop d'hypothèques !

Pour ce qui est du bien-être, le paysan ne le connaît que de réputation.

Mais foutez, il n'y a pas que de petits paysans aux champs ! Il y a les vrais prolos de la terre : ceux qui n'ont de terre que les mottes qu'ils traînent à la semelle de leurs sabots.

A tous ceux-là, le Congrès a recommandé de se grouper en syndicats et voici comment il a compris ces groupements :

1. — Il est formé entre 1<sup>o</sup> les ouvriers, journaliers, domestiques de ferme et ouvriers des industries annexes à l'agriculture; 2<sup>o</sup> les colons, fermiers cultivant par eux-mêmes; 3<sup>o</sup> à titre exceptionnel, les propriétaires de fonds ruraux ne dépassant pas 10 hectares en cultures diverses et 1 hectare en vignes à complant, qui adhéreront aux présents statuts, une union qui aura pour titre : *Syndicat des travailleurs de la terre et des industries annexes du canton de...*

5. — Elle organisera ou encouragera les entreprises de travail en commun : transport aux marchés voisins du plus grand nombre de produits avec le moins d'animaux possible; pacage collectif dans les landes et les prés communaux; création de coopératives pour la fabrication du beurre, du fromage, etc.; organisation d'équipes de batteurs; en un mot, elle suscitera toutes les entreprises collectives possibles et propres à diminuer les frais de revient de l'outillage, de transport et de locaux.

6. — Elle favorisera l'entente entre ses membres pour l'achat collectif des outils, semences et engrais; elle recherchera les acquéreurs de produits agricoles et s'efforcera de les mettre en rapports avec ses adhérents.

8. — Elle fera tous les efforts nécessaires, non seulement pour éviter qu'on aliène, mais encore pour obtenir qu'on augmente les biens communaux.

6. 1. — Pour aider au développement moral de ses membres, l'union créera une bibliothèque. Elle organisera en outre des conférences périodiques ayant pour but 1<sup>o</sup> d'exposer les avantages du syndicat au point de vue de l'amélioration immédiate du sort des travailleurs; 2<sup>o</sup> d'indiquer pourquoi cette amélioration ne peut être que temporaire et est subordonnée à l'aggravation du sort d'autres groupes d'individus. La fin nécessaire de toute association de producteurs étant ainsi la suppression de la propriété individuelle; 3<sup>o</sup> d'exposer le fonctionnement économique de la société et de montrer pu'en même temps que les méthodes de production nouvelles augmentent de plus en plus la richesse générale, le nombre de ceux qui possèdent moins que le nécessaire devient de plus en plus considérable; 4<sup>o</sup> de montrer les avantages de l'association et du travail en commun à l'aide d'instruments mécaniques, tant en ce qui concerne l'augmentation de la production qu'en ce qui concerne l'économie des frais.

Voilà comment le Congrès de la Fédération

des Bourses du Travail a compris la propagande parmi les campuchards et leur groupement.

Il est certain que, si les paysans sont routiniers et manquent de rouspétance, ce n'est pas que ce soit dans leur nature, — c'est tout simplement que se trouvant isolés de tout frottement, ils n'entrent pas en vibration.

Le jour où ils se sentiront les coudes, les rentiers, les grands seigneurs et tous les mecs qui vivent de leur sueur auront fini de chier... sans travailler !

—o—

Sur la question des pêcheurs et des marins, le Congrès a eu les mêmes aspirations, sans toutefois les formuler avec la même précision.

Le délégué de Boulogne-sur-Mer a donné des tuyaux exacts sur la triste situation des marins : il explique que les cures et leur séquelle ont déjà fichu le grappin sur ces pauvres gas et ont emmanché des cochons de syndicats qui ne sont que des succursales des églises, — on y abrute les marins d'une sacrée façon !

La Bourse du travail de Boulogne a essayé de faire de la propagande parmi ces pauvres exploités, — mais sans succès !

Et pourtant, s'il y a des prolos qui sont dans une sale situation, c'est bien les matelots : il y a une dizaine d'années, la plupart des matelots étaient propriétaires de leurs filets et naviguaient à la part. Les patrons les ont embobinés et leur ont persuadé de se débarrasser de leurs filets, — les pauvres gas s'en mordent les pouces aujourd'hui ! Maintenant, ils naviguent au mois, et leurs salaires, de 120 francs au début, sont tombés progressivement à 70 francs.

Qu'ont fait les ratichons et la vermine noire qui les dirigent, pour enrayer cette diminution de salaire ?

Rien du tout ! Ils auraient plutôt poussé à la roue..., les marins ne s'en aperçoivent pas encore, mais ça viendra, nom de Dieu !

Et quand ils auront ouvert leurs lucarnes et compris que patrons et frocards sont amis comme comme cochons, ils ne se laisseront plus rouler.

—o—

Diverses autres questions ont été discutées et, sur tous les sujets, le dada du Congrès a été de donner une orientation communiste aux aspirations ouvrières.

C'est ainsi qu'a été préconisée, dans la société actuelle, la suppression du travail aux pièces et son remplacement par la *commandite communiste*. C'est-à-dire les prolos travaillant dans l'atelier, en commun, et nul ne touchant un salaire supérieur ou inférieur aux autres, — le contre-maître, ou mieux, celui qui distribue le travail, ne touchant pas un radis de plus que les compagnons, — et l'homme de peine, malgré que les patrons considèrent son travail comme ayant une valeur moindre, touchant autant que le distributeur du travail.

L'an dernier, un politicien aligneur de chiffres, Escuyé, avait fichu dans les jambes des Congrès un diable de projet pour la création des retraites ouvrières, par la gouvernance.

Le Congrès corporatif fit à ce projet réformatoire un enterrement de première classe; au contraire, au Congrès de la Fédération des Bourses, cette proposition vint en dernière heure et un vote à double détente put laisser supposer que le Congrès en pinçait pour cette hablerie.

Les députés sociaux, Millerand, Jaurès, etc., ne manquèrent pas de saisir la balle au bond : ils firent mousser la prétendue décision du Congrès et firent semblant de croire que la Fédération des Bourses du Travail était encore embreignée de politicaille.

Cette année, le Congrès a eu soin de revenir sur le projet Escuyé et, en deux temps et trois mouvements, l'a fichu au rancard.

Ça ne fera pas plaisir aux députés sociaux; il ne va plus y avoir mèche de présenter cette fumerie réformatoire comme approuvée par les groupements ouvriers.

Hein, les camaros, nous voilà loin de la ragougnasse des congrès politiques !

Nul ne regrettera que les grands lamas du socialisme politicien et foireux n'aient pas mis leur grain de sel dans la discussion !

## CONGRÈS DES CORPORATIONS

Rennes, mardi 27/9 98.

Le Congrès des Syndicats s'est ouvert hier matin; j'y assisto au nom de la *Chambre syndicale de l'industrie lainière de Reims et de l'Union syndicale des ouvriers et ouvrières en cuirs d'Amiens*.

Il y a une tapée de délégués — cent et quelques ! — venus au nom de plus de 160 groupements.

La matinée se passe à la petite cuisine de la reconnaissance des mandats des délégués. L'après-midi, à peine la séance ouverte, vient en discussion la sempiternelle question du mode de vote.

A tous les congrès la même rengaine revient sur le tapis : comment votera-t-on ?

Et la zizanie de naître : la chamaillerie commence !

Ce satané vote est partout la pomme de discorde.

Ici, c'est assez compliqué : les uns veulent qu'on vote par délégué, les autres demandent que chaque délégué ait autant de voix qu'il représente de syndicats et voici une troisième opinion : que les gros syndicats aient un nombre de voix proportionnel au chiffre de leurs adhérents.

Les trois binaises ont leurs inconvénients : Avec la première, le vote par délégué, les syndicats de la ville où se tient le Congrès peuvent avoir facilement une tripotée de délégués et ça leur donne une prédominance sur les groupements qui perchent à l'autre bout du patelin et qui, faute de galette, ne peuvent se payer un délégué;

Avec la deuxième combinaison, c'est une autre antienne : il peut parfaitement arriver qu'un délégué ait une ou deux douzaines de mandats dans sa poche et, du coup, il fait prédominer son opinion, ou du moins pèse sur la discussion;

La troisième discussion a, comme les deux autres, sa brochette d'inconvénients : les gros syndicats pourraient, eux aussi, peser fortement sur les décisions, si on leur donnait un nombre de voix proportionnel à celui de leurs adhérents.

C'est pourtant cette dernière solution que préconise Guérard, au nom du Syndicat des Chemins de fer, et il est appuyé par Maynier, le délégué des typos. Celui-ci nous sort une comparaison qui n'est pas dans une clarinette :

« Si on donnait un nombre de voix proportionnel au chiffre des adhérents, ce serait le même système que pour la nomination des députés : les Pyrénées ont moins de députés que la Seine, parce qu'ils ont moins d'électeurs... » Et Maynier de trouver ça admirable !

Le délégué du bâtiment, Riom, n'a pas de peine à démontrer que c'est un foutu exemple qu'on nous sort en voulant nous faire singer le suffrage universel :

« Examinons la situation, dit-il. Il y a un million et cinq cent mille électeurs, sur 38 millions d'habitants, — ce qui est déjà disproportionné, mais, passons ! Combien y a-t-il d'électeurs qui sont réellement représentés, dont le candidat a été élu ? Quatre millions et demi, pas davantage ! Et, une fois arrivés à la Chambre, combien d'électeurs représente la majorité qui seule fait les lois ? Un million et demi au grand maximum... Tous les autres, sauf ce million et demi, sont classés dans la *minorité*. La majorité n'est donc pas même formée de la moitié des électeurs, mais à peu près d'un septième ! Et c'est ça qu'on nous préconise comme un système admirable ! C'est le plus défectueux et le plus absurde. Ne « singeons pas les politiciens ! »

Un autre délégué, celui des cochers livreurs de Paris, Roche, groume parce que le truc de donner des tas de voix aux gros syndicats serait l'étouffement des petits et il ajoute qu'il y aurait moins à tenir compte du nombre des adhérents que de leur activité.

Mais tout ça ne nous sort pas de la routine ! C'est toujours la même ritournelle : la seule chose qui a été mise en discussion, c'est le moyen de vote, il faudrait aller au fond de la question et se demander si ce n'est pas le système qui est mauvais... ce qui, si c'est exact, ne peut forcément, dans l'application, que donner des mauvais résultats.

On ne peut pas faire sortir un rhinocéros d'un œuf de canard !

Pelloutier entre dans le vif : il reconnaît que les critiques formulées par Guérard ont du bon et il y a du bon aussi dans ce qu'ont dit les autres

camarades, mais pourquoi rester à moitié chemin ? Pourquoi ne pas comprendre qu'un con-  
frère ouvrier n'est pas une Chambre et qu'on doit  
surtout chercher à y dégager les tendances des  
prolos, et non pas, comme ça s'est trop fait,  
chercher à imposer ses idées particulières. Ain-  
si, en prenant pour exemple la grève générale, à  
supposer que la majorité actuelle l'adopte, est-ce  
que la minorité se trouverait engagée ! Non...  
Eh bien, ce qui est vrai pour cette question l'est  
pour toutes : jamais la minorité ne s'est soumise  
de gaieté de cœur à la majorité. Et c'est très na-  
turel ! Or donc, il n'y a qu'une solution radicale  
et rationnelle : c'est qu'on abandonne les vieux  
errements et que, pour les questions de principe,  
on se borne à relever combien il y a de délégués  
pour ou contre telle proposition, — sans que l'a-  
vis de la majorité devienne exécutoire : il ne  
faut considérer ce vote que comme une indica-  
tion des tendances. »

Après Pelloutier, je mets aussi mon grain de  
sel dans la discussion et j'ajoute qu'un congrès  
ouvrier n'est pas un parlement, qu'il faut, non y  
légiférer, mais s'y instruire, s'y éduquer et que,  
tout ce qu'on doit faire, c'est, en demandant l'a-  
vis des délégués sur telle ou telle question, n'a-  
voir qu'un but : indiquer l'orientation du mouve-  
ment.

Guérard, du Syndicat des Chemins de fer, re-  
prenant la parole, déclare que la binaire mise  
en avant par Pelloutier et moi lui sourit, plus  
encore que sa proposition, et qu'il s'y rallie.

— 0 —

Comme la nouveauté de ce système n'en per-  
met pas l'application immédiate, il est décidé  
que cette binaire va être étudiée dans le courant  
de cette année et soumise aux syndicats, de fa-  
çon qu'aux congrès de l'an prochain elle puisse  
être pratiquée.

Chouette ! Voilà que se brise le dernier lien  
qui rattachait les syndicats au parlementarisme  
et à toutes les ragougnasses autoritaires.

Plus de majorités ! Plus de minorités !  
Et, du coup, s'éliminent la plupart des causes  
de tiraillements et de chicanes, — ces causes  
prenant naissance dans le dada qu'a chacun de  
faire prédominer ses idées particulières.

Du moment qu'on saura que les idées de la mi-  
norité, — qu'elles qu'elles soient ! — ne seront  
pas étouffées par une majorité, les discussions  
deviendront moins acrimonieuses et l'on cher-  
chera davantage à se convaincre mutuellement  
qu'à se dominer.

Allons, voilà une journée qui n'est pas per-  
due : du bon grain est semé.

EMILE POUGET.

## ET LES MOYENS ?

Dans le Temps, le grand drap de lit d'Hébrard,  
— l'illustre panamitarde qui a récolté près d'un  
million et demi dans le creusement des bas de  
laine accompli par la clique à Lesseps, — toutes  
les semaines s'y étale une grande tartine sur  
l'agriculture.

Le type qui fait ça, Grandeau, dit souvent de  
bonnes choses : il n'est pas chiche de chouettes  
conseils, qu'il distribue aux culs-terreux, — con-  
seils qui n'ont qu'un défaut : celui de n'être pas  
pratiques.

Non pas que ces conseils soient des serinades  
irréalisables. Foutre non ! Mais, le grand hic,  
c'est que les campluchards n'ont pas le pognon  
nécessaire pour les suivre.

Monsieur Grandeau fait à peu près comme le  
médecin qui s'amène dans la mansarde d'un pu-  
rotin et ordonne au malade : bidoches saignan-  
tes, picolo à réveiller un mort..., et autres pres-  
criptions, — impossibles faute de galette.

Dernièrement, entre autres, le bougre jaspait  
de la culture du blé ; de son rapport et du  
prix de revient.

Après avoir noté que, telle qu'elle est déjà cul-  
tivée à l'heure actuelle, la terre rapporte plus de  
blé qu'il n'en faut pour nourrir toute la popula-  
tion, il ajoute qu'elle pourrait rapporter bougre-  
ment plus et qu'il y suffirait de procédés de cul-  
ture moins primitifs.

Et il cite des expériences : grâce à des soins  
particuliers — qui ne sont foutre pas de ma com-  
pétence ! — il raconte qu'on obtient trente et qua-  
rante quintaux de blé à l'hectare ; ce qui est un  
chouette rendement, si on le compare aux ré-  
coltes obtenues avec les méthodes rétrogrades  
que trop de pétrousquins appliquent. De sorte

que, le prix de revient du blé pourrait dégringoler  
à cent sous le quintal, — et le cultivateur y  
trouverait son bénéfice !

C'est très épatant, ce que dit ce bougre là !  
Mais, je le répète, c'est l'histoire du médecin  
qui veut qu'un prolo se soigne kif-kif un ri-  
chard.

La culture telle que la préconise Grandeau de-  
mande de sacrées avances de fonds ; il faut se  
payer des frais considérables pour atteindre ces  
résultats.

Or, est-ce le cul-terreux qui a du mal à cracher  
la note du percepteur, ce pauvre bougre qui a  
sur son bien davantage d'hypothèques qu'une  
écumoire n'a de trous, qui peut s'offrir ce  
luxé là ?

Y a pas mèche !  
Au surplus, pour avoir un rendement propor-  
tionnel aux frais il faut de grandes étendues de  
terre ; ce n'est pas sur un lopin de terre, grand  
comme un mouchoir de poche, que ces fourbis là  
peuvent se tenter.

Les pétiotes parcelles interdisent le labourage  
à la charrue à vapeur, le semage et le fauchage  
à la machine ;

Le champ ne serait pas assez grand pour per-  
mettre à l'outil de pivoter sur lui-même !

La petite propriété exige qu'on continue à la  
cultiver avec les outils qui étaient déjà en usage,  
du temps que Jésus-Christ était garde-cham-  
pêtre.

— 0 —

Est-ce à dire que monsieur Grandeau ba-  
fouille ?

Non pas, mille tonnerres !  
Seulement, il devrait tirer la conclusion qui  
découle logiquement de ses dégoisages.

Il devrait se comparer au médecin auquel j'ai  
fait allusion et se dire : « Il ne suffit pas de pro-  
ner des merveilleux remèdes..., il s'agit de trou-  
ver le moyen pour les mettre en œuvre... »

Or, s'il se posait la question sous cet angle, —  
et qu'il s'attèle à la résoudre... et non à l'élu-  
der de parti-pris, — il serait obligé de conclure  
comme bibi :

« Oui, il y a mèche de faire produire tant et plus  
à la terre ; mais, pour que ça soit réalisable, il  
faut mettre les campluchards à même de cultiver  
scientifiquement — et pour cela il n'y a qu'un  
joint : détruire le phylloxéra humain..., après  
quoi, les cultivateurs pourront s'associer et cul-  
tiver en commun la terre, libérée de la rente, de  
l'hypothèque, du percepteur. »

Ce ne sera pas difficile d'en arriver à l'entente  
entre culs-terreux à condition qu'on ait eu soin  
de réduire à zéro la puissance de l'argent, —  
l'agent corrompeur et semeur de chicanes par  
excellence.

Tant que monsieur Grandeau ne posera pas  
cette galbeuse conclusion, — il prêchera dans le  
désert !

## LA RENTRÉE DES CHAMBRES

PAR JULES JOUY

Air : La diguediguedon.

Aujourd'hui, Palais-Bourbon,  
La diguediguedigu', la diguediguedon,  
Les r'présentants d' la nation,  
La diguediguedigu', la diguediguedon,  
(Pour le pays quelle étrenne !)  
La briguedondaine,  
Vont tous revenir s'asseoir,  
Jusqu'au soir (bis).

De cette important' session,  
La diguediguedigu', la diguediguedon,  
J'vais vous fair' la description,  
La diguediguedigu', la diguediguedon,  
Les députés, par centaine,  
La briguedondaine,  
D'manderont, comm' des entragés,  
Des congés (bis).

L' y' en a qui parleront,  
La diguediguedigu', la diguediguedon,  
L' y' en a qui se tairont,  
La diguediguedigu', la diguediguedon,  
Mais qu'la Chambr' dorme ou s'démène  
La briguedondaine,  
L' résultat, on l' connaît bien :  
Total : Rien ! (bis).

Et ce s'ra, peuple, mon bon,  
La diguediguedigu' la diguediguedon,  
Toujours la même chanson,  
La diguediguedigu', la diguediguedon,  
A moins que, prenant la rêne,  
La briguedondaine,  
Tu n'envoies voter ailleurs  
Ces blagueurs ! (bis).



Quelle sécheresse cré pétard ! Depuis trois  
mois pas une goutte de pluie ; malgré les proces-  
sions emmanchées par des raticheons ficelles,  
pas mèche que ce vieux dur à cuire de Père des  
Mouches se décide à lâcher les robinets de ses  
sacrées nom de dieu de cataractes du ciel. Kif-  
kif au mitan de juillet le soleil nous cuit, nous  
brûle, nous rôtit, et avec ça le premier d'octobre  
s'amène.

J'avais pas vu d'être pareil depuis l'an de la  
guerre en septante. Tout comme alors on voit à  
l'horizon monter l'épaisse et noire fumée des pi-  
nadas en feu. En trente points divers la lande  
crème et foutre vous savez si ça va vite. Comme  
en septante aussi, on a pu relouer dernièrement  
le galbeux spectacle d'une aurore boréale que  
les bonnes gens de par chez nous, parfois su-  
perstitieux comme les gas bretons, disent être le  
signe précurseur d'un tas d'événements plus ou  
moins horribles.

Le fait est qu'en 1870 ces vagues multicolores  
et ces vapeurs lumineuses ne mentirent pas trop  
à leur renommée. Elles présagèrent du tragique  
et du beau. Les Pellieux d'alors qui s'appelaient  
Lebeuf et compagnie nous conduisirent à la  
grande boucherie où les états majors nous bazar-  
dèrent et nous firent égorger comme un troupeau  
de moutens.

Cependant que les fournisseurs des douze tri-  
bus d'Israël, alors du dernier bien avec les jésui-  
tards en épaulette de même que leurs pareils de  
la tribu chrétienne, les mercantis de tous rites et  
de toutes races grossissaient leur magot en ven-  
dant à nos armées des cartouches farcies de  
sciure de bois et des ripatons à semelle de  
carton.

Le beau, viédaze, fut qu'après la défaite, le po-  
pulo de Paris tressaillit de rebiffe. Deux mois  
durant il fut le maître de ses destinées : gouver-  
nants et richards avaient pris la poudre d'es-  
campette. Un peu plus de flair, un sens exact de  
la situation, et c'était la Sociale, mille ton-  
nerres !

L'aurore boréale qui a fait ses galipètes un de  
ces soirs passés, l'annonce-t-elle ce coup-ci la  
grande rouspétance ? L'éclipse des jean-foutre de  
tout poil, l'avènement de l'anarchie ?

Ce serait pas du luxe pécaïre, car la situation  
est loin d'être brillante, nous sommes pas frais  
nom d'une pipe ;

Pour nous passe encore, mais c'est les pauvres  
bêtes qui vont subir une sacrée misère... ah,  
malheur !

Jusqu'ici ça ne s'est qu'à demi senti. Il y a eu  
du foin cette année, mais hélas ! absence totale  
de fourrages verts.

Les premiers maïs n'ont pas prospéré, étio-  
lés par la chaleur torride, il a été impossible de faire  
les derniers à cause de la persistance de la sé-  
cheresse. La récolte en racines fourragères sera  
de peu d'importance, force a donc été depuis  
longtemps d'attaquer les fourrages secs.

Sans cette particularité malencontreuse, nous  
aurions eu un moment un léger relèvement sur  
le cours du bétail. Dans notre garce de société  
de merde on ne s'arrange qu'en tirant à soi toute  
la couverture, le malheur des uns fait la fortune  
des autres. Les épidémies qui sévissaient sur  
le bétail d'Espagne — prétexte saisi par la gou-  
vernance française pour interdire momentanément  
l'entrée de ce bétail en France — devaient ame-  
ner une hausse appréciable.

Le manque de fourrages a neutralisé cette  
circonstance, le bétail baisse de foire en foire, il  
règne sur les affaires une foutue accalmie.

Attendons au printemps et ce sera pire qu'il y  
a cinq ans, les foins seront épuisés de bonne  
heure, et, je crains foutre bien si ce macarrel de  
beau temps persiste qu'il n'y aura pas plan de  
jeter en terre les graines des fourrages du prin-  
temps.

C'est déjà trop tard pour les choux raves, les  
colzas, les navets. Il n'est que temps qu'il pleuve

pour les semailles de trèfle rouge, les vesses, les seigles, les avoines, etc.

Si encore à défaut de l'élève du bétail, ça allait bien pour les autres revenus de la culture ?

Mais, bernique ! tout se déclenche grâce à cette fameuse concurrence que les gourdiflots d'économistes appellent la concurrence vitale, et qui serait si bien nommée la concurrence meurtrière.

De même que les fabricants et les boutiquiers ne prospèrent qu'en cherchant à se couler les uns les autres, de même la production d'un peuple ne prévaut qu'au détriment de celle d'un autre ; les paysans d'une région ne vendent bien leurs produits que si les paysans d'une autre ne peuvent pas vendre les leurs. Qu'une grêle, une inondation, un fléau quelconque ruinent une contrée, c'est les habitants d'une autre de même production qui en ont tous les bénéfices.

Aussi, la loufoquerie protectionniste, dont le jean-foutre Méline fut le Mahomet, cherche tout bêtement par des droits de douane exorbitants à empêcher l'entrée en France des produits étrangers, elle veut couper la chique à la concurrence, c'est une façon de grêle, d'inondation, un fléau artificiel sur la production d'au delà des frontières.

Quant aux résultats de cette conception maboule, c'est tout juste un cautère sur une quille de bois. Il y a bien un relèvement factice et momentané qui enrichit les gros bonnets et affame les bons bougres des villes. Cette hausse allèche les culs-terreux qui doublent leur production, et il arriva que la concurrence indigène aboutit aux mêmes résultats qu'on avait cru effacés par le muselage de la concurrence exotique.

Ce que je jaspine sur le caneton, les campuchards qui voient et se souviennent, ne doivent pas oublier que ça s'est produit il y a quelques années pour les gorêts et plus récemment encore pour les bouvillons.

Tous les produits agricoles, de même que tous les produits industriels ont maille à partir aujourd'hui avec la concurrence étrangère.

Ainsi, la prune, la prune d'ente ou robe de sergent qui était un produit éminemment agenais, et qui s'exportait aux quatre coins de la boule ronde, voilà qu'elle est concurrencée à présent par la prune de la Bosnie et même par des arrivages nombreux de prunes de Californie.

La concurrence est non seulement la cause de l'avalissement des prix, elle est aussi une des causes de la mévente.

J'ai lu dernièrement dans un quotidien m'arrivant je ne sais d'où une babillarde de Firmin Faure, député anti-juif d'Algérie à sa poche d'homonyme, l'illustre tanneur à la manque indiquant un remède à la mévente des picolos d'Afrique.

Dans cette babillarde (babillarde ouverte) ce bouffe-galette anti-sémo, admirateur de l'Espagne monarchique et de sa tradition inquisitoriale lève cependant contre nos voisins l'étendard protectionniste de la guerre des tarifs. Il faut, dit-il en substance enrayer l'importation des vins d'Espagne pour que les vins d'Algérie se vendent un peu mieux.

Mais, tandis que cet empoté jacasse de la sorte, d'autres de par de ça la grande tasse veulent appliquer le même traitement à la vinasse africaine ; — mais, bien entendu, toujours au profit des picolos du midi ; — puis ce sera les gas de la Gironde, de l'Ouest, de l'Est, des autres régions vinicoles qui voudront supplanter les picolos du Midi en les empêchant de vendre.

Et, brochant sur le tout, les marchands de vinasse de Bercy demanderont qu'on mette des entraves à l'écoulement du picolo nature pour mieux débiter leur poison.

Le planteur des Antilles demandera des impôts sur les betteraves et les planteurs de betteraves des droits élevés sur les sucres coloniaux.

Le protectionnisme cher à Méline et continué par le Brissonnien Viger est en matière économique le chef-d'œuvre de la pantoufflerie.

— Et le libre-échange interroge un camaro ?

— Mon pauvre vieux, je suis pas conservateur, si la bourgeoisie industrielle et la bourgeoisie terrienne se divisent sur cette question, ça les regarde.

C'est pas notre faute si pour protéger les pétroliers, et surtout emplir leur sacoche, les bourgeois protectionnistes sont obligés d'affamer le citadin.

C'est pas non plus notre faute si pour faire baisser les salaires les bourgeois libre-échangistes doivent ruiner les paysans.

— Alors, conclus, vieux cul-terreux, donne-nous la solution ?

— La solution, les amis, la voici en quatre palabres, en deux temps et trois mouvements :

J'ai dit un peu plus haut qu'une des causes de la mévente des produits agricoles était la con-

currence, j'ai dit une des causes me réservant d'en indiquer une autre.

Oui, foutre, une autre et la principale, capet dé dious.

La vraie cause de la mévente des produits agricoles est la misère des travailleurs des villes ;

La vraie cause de la mévente des produits industriels est la misère des prolétaires des champs.

Les premiers n'achètent pas les produits agricoles parce qu'ils sont mal rétribués, victimes de la crise, obligés de chômer devant les magasins bondés de marchandise ;

Les autres laissent en magasin les produits manufacturés parce que les leurs propres leur restent sur les bras.

À la production agricole et à la production industrielle il faut chercher des débouchés.

Mais, tandis que le mercanti Marchand se morfond dans les marécages de Fashoda et que les capitalistes européens cherchent à sillonner la Chine de voies ferrées pour créer les dits débouchés, nous n'allons pas si loin, tonnerre de Brest !

Nous les créons sur place, sans autre forme de procès.

Les débouchés, c'est nous, oui foutre, nous-mêmes, les gas de la terre, des mines et de l'usine, débarrassés des parasites, des intermédiaires, des exploités de tout poil.

Groupés librement, à la bonne franquette, ayant emmanché l'incessante circulation des produits à travers tous les groupes humains ; établi l'harmonie à la place de la concurrence ; ne nous inquiétant pas plus que de la chute du ciel que les produits viennent d'en deça ou d'en delà des frontières, curieux seulement de savoir s'ils sont bons et s'ils abondent.

Pour en arriver là, il est nécessaire de foutre un formidable coup de cul aux richards et aux gouvernants.

Avez-vous compris mille dieux ? Oui ! Eh bien, alors, allons-y ! comme disait Henry, le faussaire patriotique.

LE PÈRE BARBASSOU.

## EMBRYON LIBERTAIRE

Les copains sont au courant des tentatives faites par un groupe de bons fieux qui tentent d'agencer, pas loin de Paris, une colonie communiste et anarchote.

J'ai déjà eu l'occasion d'expliquer combien un tel projet rencontre de difficultés, — tant au point de vue matériel qu'aux autres.

Et encore, le point de vue matériel est-il relativement soluble, et les copains en question ont actuellement l'eau à la bouche : ils ont guigné un terrain que la Ville de Paris a à sa disposition, — un terrain qui est destiné à l'épandage des eaux d'égout, quand le tout à l'égout sera pratiqué en plein.

Et les copains demandent qu'on leur adjuge ce terrain — puisque la Ville prétend favoriser les groupements ouvriers, que peut-elle objecter ?

Mais, en supposant le terrain concédé, il y a à craindre des chamailleries inévitables ; on se trouvera à l'étroit et les zizanies naitront pour des babioles.

Quand le coup de chambard aura fichu à l'égout les exploités et les dirigeants — la force des choses fera subir les ennuis momentanés — il n'en sera pas de même dans un essai de colonie anarchote où l'on aura toujours la vieille société à côté.

Enfin, je souhaite que ça marche !

Mais, ça ne marcherait pas que ça ne prouverait rien contre les idées anarchotes.

Ceci dit, voici l'appel que lancent les copains :

### ESSAI DE COMMUNISME

COLONIE LIBRE DE SOLIDARITÉ FRATERNELLE

Confiants dans la méthode expérimentale, appliquée dans toutes les sciences positives, nous augurons favorablement de ses résultats dans le domaine de la sociologie. Communistes libertaires, nous voulons grouper nos efforts, nos

moyens, nos connaissances et constituer ainsi un milieu dans lequel nous mettrons en pratique nos théories, découlant de la connaissance des lois naturelles.

Ce petit essai de communisme aura lieu à Méry-sur-Oise, sur un terrain de 50 hectares, propriété de la Ville de Paris, dont nous avons demandé l'adjudication pour le défrichement et la location, conformément aux adjudications et locations concédées aux particuliers.

Afin d'éclairer les camarades sur le fonctionnement de la Colonie et les engager à soutenir cette œuvre humanitaire, d'ordre et de paix, pour la développer et susciter d'autres créations semblables, nous mettons sous leurs yeux le préambule de l'acte constitutif de la société.

### Préambule expliquant le but de la fondation de la Colonie

Constatant que le travailleur ne saurait être intégralement rémunéré, s'il ne possède, à la fois, les matières premières qu'il transforme, l'outillage dont il se sert et toutes les choses nécessaires à sa subsistance et à son habitat ; étant sur ce point d'accord avec tous les économistes des diverses écoles, que le rêve de l'économie sociale est de réunir dans les mêmes mains le capital et le travail, condition essentielle d'une heureuse résultante du labeur humain, nous constituons une Société à capital et à membres variables et illimités.

1° Le capital est constitué par les dons que des individus humanitaires ont fait et feront à la Colonie ;

2° Par l'apport individuel des sociétaires.

Constatant, en outre, que les intermédiaires qui se placent entre les producteurs et les consommateurs ne jouent qu'un rôle de distributeurs, inutile dans une société comme la Colonie, où les objets de consommation sont une propriété commune, que chaque membre n'est réglé dans sa consommation que par ses propres besoins, en tenant compte des besoins d'autrui : les sociétaires décident :

3° Il n'est fait aucun commerce, aucune distribution entre les sociétaires ; la prise au tas est la seule forme de consommation.

Constatant que le développement des connaissances humaines a pris une extension considérable dans ces dernières années, que les découvertes scientifiques immédiatement appliquées à l'industrie, que le savoir manuel des travailleurs se perfectionne de plus en plus et que cependant on ne peut trouver aucune amélioration apportée à la classe des prolétaires, les sociétaires croient reconnaître, entre les moyens actuels de production et la répartition des fruits de cette production, une conséquence néfaste à l'humanité, provenant de la direction générale de l'activité humaine, qui implique actuellement la soumission du directeur d'entreprise au patron, du contre maître au directeur et de l'ouvrier au contre maître, au directeur et au patron ; soumission qui entrave l'énergie et l'initiative de production ; qu'au point de vue d'économie sociale fait des non-producteurs de tous les hommes appelés à diriger, imposer, réglementer le travail ; que d'autre part il y a antinomie entre commander et obéir et que nous ne saurions constituer une société harmonique basée autrement que sur l'égalité sociale réelle ; pour ces raisons :

4° Il n'est donné aucun ordre pour la création de la production, les sociétaires étant égaux ;

5° La raison et les besoins d'activité déterminent l'action productive individuelle et collective des sociétaires.

Considérant qu'une société d'êtres humains ne saurait se développer normalement sans que les sociétaires n'aient entre eux un lien d'amour, résultant simplement de la connaissance qu'ont les hommes de leurs besoins physiques, intellectuels et moraux, les sociétaires s'engagent individuellement et collectivement à se soutenir dans toutes les manifestations de la vie ; à prendre soin des malades, des vieillards, des faibles ; à secourir tout être humain selon les ressources que la Colonie aura à sa disposition, sans distinction de race ou considération philosophique particulière à celui qui souffre.

En dehors du but que chacun a de se grouper, pour se faciliter mutuellement la vie, en jouissant des avantages qui découlent de la constitution de la Société, ce sera le moyen, étant donné la liberté de chaque sociétaire et le capital commun de consommation, d'indiquer à tous les hommes que le but à atteindre, par l'humanité, est la liberté intégrale de chacun dans la communion des biens.



### Toujours la vermine !

Mouy est un petit patelin de l'Oise où il s'en passe de raides, — comme partout, hélas ! Et ce qu'il y a d'enquiquinant c'est que ces monstruosité se dévident sans faire sortir le populo de ses gonds ; il est tellement habitué à être victime qu'il subit tout, assiste à tout..., sans ruer dans le brancard.

L'histoire suivante est assez crapuleuse en elle-même, — aussi, je me garde d'y mêler mes réflexions, je la narre en cinq sec :

Il y a quelques cinq ans un bon lieu et une bonne bougresse se marièrent civilement ; pendant plus de trois ans ce fut une lune de miel ininterrompue... Ça menaçait de durer quand, va te faire foutre ! la copine tomba malade et le gas resta seul pour faire bouillir la marmite, soigner la femme et les gosses.

Les béguines apprirent la chose et accoururent ; le pauvre bougre les reçut d'abord très mal, mais craignant pour son boulot il s'amadoua un brin et répondit à quelques questions. Les gue-nons demandèrent comment allait la malade et le gas leur répondit qu'elle n'allait pas très bien et avait besoin de repos.

Sur ce, les salopes forcèrent la consigne et cramponnèrent la malade qui ne les reçut pas trop bien non plus.

Après quoi, la bile de ces gueuses étant en mouvement elles allèrent trouver le patron du bon bougre et lui cassèrent du sucre dans les grands prix : « Elles avaient été mal reçues par le mari et la malade... avaient dû forcer la consigne... » Et la bave de couler !

A son tour, le galeux menaçait le pauvre bougre, s'il ne se mariait pas à l'église et s'il ne recevait pas le curé et les sœurs, de lui retirer son boulot et de le faire mettre à l'index par les autres patrons.

C'était du chantage à l'assassinat !

Le prolo dut en passer par là...

Quand l'ignoble comédie fut bâclée, tout alla bien pendant un moment : on ne parlait ni du dieu ni du diable... Mais, ça ne dura guère ! Les béguines revinrent avec des médailles et furent très mal reçues, tant par la malade que par le fiston.

Elles firent une scène infernale et peu de jours après la pauvre bougresse cassait sa pipe... Les grendines n'avaient réussi qu'à hâter sa mort, — mais elle fut enterrée civilement.

Quant au bon bougre, inutile d'ajouter que son patron le ficha à la porte...

Eh bien, les camaros, que dites-vous de cette intolérance de la vermine noire ?

Et on dit que nous sommes en république !

Zut alors !

### La votellerie est en baisse

Le Havre. — La propagande anti-votarde qu'à chaque nouvelle foire électorale les anarchos s'empressent de faire, porte chouette-ment ses fruits !

A preuve le résultat des dernières élections pour le Conseil d'arrondissement au Havre.

Sur 3.500 inscrits, 1.200 votards, — pas plus, — se sont amenés aux tinettes pour le premier tour.

Comme il y avait ballotement, il a fallu repiquer au truc. A la deuxième ressucée, il ne s'est trouvé que 881 andouillards pour farcir les gouguenots de leurs biftecons souverains.

Il est temps que le populo s'aperçoive de la gnolerie de tous ces votallages à jet continu, — quelque chose comme des cataplasmes collés sur des gibolles de caoutchouc.

### Chouette initiative

Ne quittons pas Le Havre sans jaboter un peu du chouette mouvement qui vient de se produire chez les porteurs et marchands de journaux de ce patelin.

Les gas, — qui, tout en habitant un port de mer, ne sont pas des moules, — ayant soupé

d'être estampés jusqu'à la gauche par leurs crapules d'administrances se sont groupés en syndicat.

Il paraît que ça marche comme sur des roulettes, les bougres sont bien décidés à ne pas se laisser marcher sur la patte sans rouspétance.

Hardi, les fistons ! Allez-y dare-dare et sou-haitons ensemble que tous les exploités de la boule ronde suivent votre exemple.

### Encore Heurtevent

Eu. — Les bons sieus se souviennent de ce roussin, Heurtevent, qui versait les bistouilles et distribuait la galette électorale.

Les oisons municipaux ont voulu le déboulonner. Ils ont tenté le coup en faisant leur plainte à l'adjoint Waast-Darras, qui, en l'absence du maire, en ballade, leur a dit d'attendre son retour.

Sitôt le maire de retour, ils ont repiqué au truc, alléguant qu'au Tréport l'affichage rapportait 1.025 balles à la caisse municipale, tandis qu'à Eu ladite caisse palpait tout juste 575 fr. Et tout ça parce que l'on traite de gré à gré avec Heurtevent qui y fait son beurre.

— Ça ne vous regarde pas, répliqua le maire d'Eu aux rouspéteurs ; c'est de l'administration !

— Pardon ! répliquèrent les oisons, vous nous demandez d'augmenter de 11 à 12 centimes chaque franc de contribution, c'est raide !

— C'est votre faute, hurla le grand mec ; vous avez demandé des griblers, faut payer la carte ; 1.000 francs pour leur donner de l'eau à boire, 1.200 francs pour le champ de tir, 1.400 pour le champ de manœuvres, 1.300 pour la caserne ; au total, 5.000 balles à raquer. Vous êtes des patriotes, exécutez-vous !

Les moins foireux tentèrent d'ouvrir le bec ; le maire se fendit alors d'une postiche épolante et... chacun s'en fut coucher.

### Attention, les bons bougres !

Le Quinze Octobre

sortira du four :

## L'ALMANACH

DU

# PÈRE PEINARD

pour l'année crétine 1899

An 107 calendrier révolutionnaire

Kif-kif les années précédentes, l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD sera bath aux pommes : sa couverture s'illuminera d'un chic dessin en couleurs et il sera farci d'illustrations galbeuses et bourré de flambeaux aux petits oignons.

Prix de l'almanach : 0 fr. 25

pour le recevoir franco : 0 fr. 35

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre).

## VERS LA RÉVOLTE

(11) Par HENRI RAINALDY

Un caporal et quatre hommes, baïonnette au canon, vinrent réveiller le prisonnier, un matin, au petit jour. Le caporal le tira par les pieds.

— Allez, oust ! en route... En route pour Marseille.

— Ah !... bon ! cela neme sera pas désagréable de changer d'air.

On le conduisit à la gare, sous bonne escorte, comme un criminel dangereux.

Sur le boulevard, dans les rues, les travailleurs malineux que l'on rencontrait s'arrêtaient

pour regarder passer l'esclava et quelques uns avaient des haussesments d'épaules significatifs, des mouvements de lèvres pitoyables.

— Pauvre bougre ! disaient-ils à voix basse.

En arrivant devant la villa qu'occupait sa sœur, Pierre qui avait complètement oublié Marguerite depuis la veille, fut tout surpris de n'être pas plus attristé. Il ne s'expliqua pas tout d'abord cette indifférence... et l'étude psychologique, l'analyse de son âme à laquelle il se livra, malgré la circonstance plutôt répulsive de toute philosophie, ne lui donna pas le temps de s'apercevoir de la longueur du trajet. Il put comprendre ainsi la fragilité des liens intellectuels ou matériels qui attachent deux êtres, les unissent et les réunissent, même si ces deux êtres sont du même sang ; et alors il eut l'intuition, pendant une seconde, qu'il y avait quelque chose de supérieur à la vie, à l'indéfinie raison de la vie... mais il ne trouva pas le loisir d'approfondir cette idée, de fixer sur l'écran de son intelligence les rayons de cette subite clarté. Le caporal parlait à deux hommes très grands, habillés de noir et de blanc avec des chapeaux aussi énormes que bizarres : les gendarmes ! Ces hommes, après avoir répondu au caporal d'un air entendu, avec une façon de dire : « Il ne bougera pas le petit, soyez tranquille... » et puis, nous avons la poigne solide... » prirent liv aison du prisonnier.

Leur premier soin, dès que les chasseurs partirent, fut d'examiner Delcros depuis les godilots jusqu'au béret, durant au moins cinq minutes, et, sans doute cet examen fut favorable au prisonnier, car le plus brun des deux gendarmes dit à son camarade en montant dans le wagon : « Il n'a pas l'air dangereux, nous pourrions dormir à l'aise... »

A Marseille, Pierre fut enfermé dans une cellule de la prison militaire, semblable à celle de la caserne de Saint-Michel. Toutefois, elle lui parut plus agréable. Les inscriptions des murs étaient plus ironiques ou plus grossières ; l'aménagement intérieur variait un peu, et ce nouveau qui paraissait déjà vu le distrait... Il passa une heure à déchiffrer les égratignures haineuses des murs, où les souhaits de mort des détenus pour des chefs abhorrés répondaient comme un écho de revanche, ou tout au moins de révolte, aux brefs articles du code militaire : « Mort ! mort ! mort ! avec dégradation militaire ! » et dans un coin, dans le plus sombre coin de sa cellule, il découvrit cette perle : « Je vais passer au Tourniquet, pour avoir traité un adjudant d'imbécile, et pour dégradation volontaire d'outils appartenant à l'Etat... Genèse de mon crime : punition par l'adjudant, ainsi libellée : « X... soldat de 2<sup>e</sup> classe, quatre jours de consigne : étant de corvée, a frappé brutalement une brouette inoffensive. »

Le rire de Pierre résonna sous la voûte, avec des sons de cloche, des éclats de tocsin, comme la formidable huée des esprits libres devant l'esprit militaire...

Dès qu'il s'assit au banc des accusés, le premier coup d'œil de Delcros, son premier examen fut naturellement pour ses juges. Le président était un colonel encore jeune, d'aspect sévère, mais à l'air loyal et intelligent... Les deux capitaines présentaient toutes les apparences extérieures des Ramollots de la vieille armée : front couvert, sourcils épais, ombrageant de gros yeux ternes, teint couperosé des buveurs d'alcool... Le sous-officier fixa plus longuement l'attention du prévenu. Décoré de la Légion d'honneur, ce sergent des régiments d'autrefois paraissait sous ses cheveux blancs plus éreinté par les années de servitude que les galons frangés de sa vieille tunique, et sur sa face clémentine se pouvait lire une bonté grognarde... C'était sans doute un de ceux qui aiment encore leurs hommes, le drapeau, l'armée, et qui sont toujours prêts pour les dévouements admirables, parce que irréflichs ; un ennemi naturel des ignobles persécutions et des injustices.

Son rôle, malheureusement, ne pouvait être que passif.

On lut à Delcros l'acte d'accusation.

— Adjudant Foque, levez-vous, fit ensuite le président, et répondez à nos questions en toute franchise et vérité.

Pierre le regarda. L'adjudant était là, courbant l'échine, baissant les yeux, tremblant, hagard, plus honteux que l'accusé qui ne comprenait rien à cette attitude.

— Répondez à mes questions, reprit le président... Deleros vous a-t-il frappé ?  
— Non... oui... non... C'est-à-dire que...  
— Expliquez-vous ?  
— C'est-à-dire qu'en levant le bras il m'a touché au visage...

En disant cela, il tournait à demi la tête du côté du public, paraissant craindre quelque chose de ce côté, des antipathies violentes, l'œil d'un ennemi ou d'un juge bien autrement inflexible que les juges en uniforme du tribunal militaire, et il hésitait à parler, ses gros yeux papillotaient comme s'il avait voulu pleurer.  
— Voyons, mais répondez donc, faisait le président.

— C'est-à-dire que je ne me souviens plus bien... il a essayé de... se retirer... mais il ne m'a peut-être pas frappé volontairement... il...

— Cette déposition ne concorde guère avec celles que vous avez faites à l'enquête, interrompit le président.

— Je ne me souvenais plus...

— C'est étrange... Vous ne vous souvenez plus, dites-vous?... Eh bien! quand on manque de mémoire à ce point, on doit hésiter à conduire un homme devant le conseil de guerre. Asseyez-vous... Je regrette de ne pouvoir dire plus...

La partie était belle pour Deleros. L'avocat chargé de présenter sa défense insista sur les contradictions de l'adjudant, se moqua quelque peu de son manque de mémoire — ce qui fit rire le public et le colonel lui-même, — et conclut en demandant l'acquiescement pur et simple de son client.

Après avoir délibéré quelques secondes le conseil rendit un verdict d'acquiescement.

En sortant de la salle, Deleros entendit une voix qui lui soufflait à l'oreille :

— Il a tellement eu peur de moi qu'il s'est enfoncé... Je lui avais juré un soir, seul à seul, que s'il te faisait condamner, je le tuais comme un chien... Et il sait ce que peuvent valoir mes serments.

C'était Djeddef. Avec une permission de quatre jours, il était venu, en civil, assister aux débats et rappeler à l'adjudant par sa présence que la haine et le mensonge sont moins forts que l'amitié et la vérité. Djeddef jouait sa vie sur cette carte hasardeuse : mais son pronostic était bon, l'adjudant l'oque avait eu peur jusqu'à la lâcheté!

(La suite au prochain numéro.)

## Communications

### Paris

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII<sup>e</sup>. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Dimanche 2 octobre, salle Leroy, 214, rue Saint-Maur, deuxième conférence publique et contradictoire. Sujets traités : l'immoralité du mariage et l'Union libre.

Orateurs : Eugénie Collot, Mary Huchet, Alice Canova, Max Biais, Sadrin, Prost, etc., etc.

A la première conférence une collecte a rapporté 7.40.

— Le groupe communiste du XIV<sup>e</sup>, réunion tous les lundis soir, salle Chapron, 13, rue des Plantes. Causeries par des camarades.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationaux. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

— Les Libertaires du XV<sup>e</sup>, réunion tous les dimanches soir chez Béra, 116, boul. de Grenelle.

— LA BASOCHÉ, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux; / affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prudhommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1895, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondances, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.

— Solidarité des Trimardeurs, réunion et permanence tous les mardis de 8 à 11 h. chez André, 42, rue Balagny, 1, impasse Compoing.

### Banlieue

— SAINT-DENIS. — Groupe libertaire d'études sociales. Salle Ollivier, rue du Port, (près la gare), tous les samedis, à 8 h. 1/2, causeries, lectures, discussions.

Les camarades sont priés d'être exacts.

— Le groupe du P. O. organise une réunion publique samedi 1<sup>er</sup> octobre, salle Mérot, cours Benoît, 27. Brunet, Prost, Murmain sont invités.

— Jeunesse Egalitaire, réunion tous les mardis soir, salle Ollivier, 3, rue du Port.

— Afin de régulariser la vente des journaux anarchistes les camarades sont priés de se fournir au dépôt central, 67, rue de la République et chez Verrier, rue de Paris. Ils trouveront également les brochures au groupe le samedi.

### Province

— NIMES. — Les libertaires nimois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nimes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. bar Terminus, à droite de la gare.

— AMIENS. — Vu la nécessité de propager toujours e quand même nos idées, nous faisons appel à tous les camarades pour venir discuter avec nous tous les samedis soirs à 8 heures et tous les dimanches, au Cent de Piquet au coin de la rue du Coq.

— CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

— TROYES. — Montperrin, impasse Bresquin, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

— AVIGNON. — Les camarades se rencontrent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge.

— PERPIGNAN. — Réunion tous les soirs au café-bar du Marché-Neuf.

Les journaux et brochures anarchistes sont en vente chez le camarade Vassail, 10, rue des Dragons et au kiosque du Palais, place Arago.

— LE HAVRE. — Le "Père Peinard" est crié par Barrey, 20, rue de la Bourse et en vente dans tous les kiosques.

— ROUBAIX. — Les copains désireux d'avoir les journaux et brochures libertaires n'ont qu'à s'adresser à Marchand, au Franc Bourleur, rue du Grand Chemin.

— SAINT-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, au Pont-St-Pierre, 2, chez Doutre, bistrot.

— TALARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

— TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

— REIMS. — Faubourg de Laon : réunion à la Buvette du Lavoir, le samedi. Urgence.

— ARLES. — "Le Père Peinard" et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Marseillaise, 1 rue de la Trouille.

— CHATEAUMEILLANT. — Le "Père Peinard" est en vente chez Mazure, coiffeur.

— CAVAILLON. — Le groupe libertaire "la Fraternelle" se réunit tous les dimanches au café des Négociants.

— ANGERS. — Les copains et copines se rencontreront samedi à 8 h. 1/2 aux Bonnes-Fillettes.

— BOURG-DE-PRAGE. — Les journaux sont en vente chez Delalé, 7, place des Mimmes et portés à domicile.

— LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

— BORDEAUX. — Les journaux anarchistes sont en vente chez Mme Rolland, 104, rue Notre-Dame.

— Nouveau-Théâtre, rue des Menus, 57, samedi 8 octobre, à 8 h. 1/2, conférence par Sébastien Faure. Sujet traité : Dreyfus est innocent. Entrée : 0 fr. 50.

### Extérieur

— LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schiebach, 85, quai d'Orban.

— CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

## Petite Poste

— Lucien Pamjean est prié de passer au bureau du canard.

— Le compagnon Ernest Saurel, 25, rue de la Révolution, à Cette, prie Sautarel de lui écrire.

— Les copains de St-Denis demandent des nouvelles de Scheffer. Ecrire à L. G. au bureau du P. P.

— V. Combs la Ville : jusqu'à fin septembre tu dois 2 francs.

## En vente aux bureaux du Père Peinard

Les ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0,25; franco, 0,35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare; 0,50, franco 0,60.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemp.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRÉ PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ÉTIÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaugh.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

LA MORALE ANARCHISTE, par Kropotkine.

LA PROPAGANDE SOCIALISTE, SON RÔLE ET SES FORMES, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemp.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemp.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

### Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05. Par poste, l'ex. 0,05, dix ex. 0,35.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

La collection de LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

Affiches illustrées : Le P. P. au Populo, le CANDIDAT A LA LUNE et KIF-KIF BOURRIQUOT, avant et après 1789, chaque affiche 0,10, franco les deux 0,25.

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8<sup>o</sup>, 5 francs.

PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1,50.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSetés DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRBI, par Darian.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LA PATURE, par Rainaldy.

DELROS, par Rainaldy.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.  
Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris

PSST...! PSST...!



Filles à Soldats.

A Forain, ex-communard et au caporal Poiré, dit Caran d'Ache.